

## Neuvième épisode

### **30 août 1940. Le Maréchal Pétain se confie à Jacques Chevalier<sup>1</sup>**

Nous avons retranscrit les notes manuscrites figurant dans le « Carnet intime » de Jacques Chevalier aux dates du 30 août 1940, pour ce neuvième épisode, et du 31 août 1940, pour l'épisode qui suit. Ces Notes placées aux Archives nationales, inexploitées jusqu'alors, sont d'un intérêt exceptionnel. Je remercie vivement la famille Chevalier pour m'avoir permis d'y avoir accès. Elles nous permettent non seulement d'éclairer – sans fard – la personnalité du Maréchal, mais aussi celle de Jacques Chevalier lui-même. Plus encore, elles nous font accéder, – de l'intérieur – aux fondements mêmes de la politique conduite, cette année-là, par le gouvernement de Vichy ;

En août 1940, nombreux sont ceux, à Grenoble, qui pressentent que Jacques Chevalier sera appelé à exercer une fonction importante auprès du Maréchal. C'est ainsi que le 27 août, le recteur de Grenoble, Jean Sarrailh, lui fournit, compte tenu du destin qu'il lui prédit, une liste de fonctionnaires « indésirables », ou que Mgr Gaillot, lui apporte, à l'occasion d'un déjeuner pris en commun, une note comportant des propositions de mesures à prendre en faveur de l'enseignement libre. Mgr Caillot complète cette note, le lendemain, en remettant à Jacques Chevalier le texte de son discours du 14 juillet consacré à Pétain, « l'homme providentiel, qui a restauré toutes les bases de la civilisation chrétienne, bases naturelles sur lesquelles s'édifiera le surnaturel. » Nouvelle rencontre également, le 29 août avec le recteur Sarrailh, à l'occasion d'un déjeuner, où celui-ci évoque « la situation

---

<sup>1</sup> Des extraits des conversations entre Jacques Chevalier et le Maréchal Pétain ont été publiés précédemment : Daniel Bloch, *Jacques Chevalier et la politique éducative du Maréchal Pétain*, La Pierre & l'Écrit, **30**, Presses universitaires de Grenoble, 2019, p. 167 – 188.

impossible du Doyen Gosse »<sup>2</sup>. Le vendredi 30 août, Jacques Chevalier se rend à Vichy où Jacques Bouchayer lui annonce qu'il dînera avec le Maréchal, le soir même, à l'Hôtel du Parc<sup>3</sup>.

Ce jour-là, Jacques Chevalier était arrivé directement de Lyon, où il avait passé la nuit. Il en part à 7h40, arrive à St Germain des Fossés à 11h17. La voiture de Madame Darré<sup>4</sup> Touche l'attend pour le conduire à Vichy. A 20 heures, il se rend dans le grand hall de l'hôtel du Parc, où il attend la fin du conseil des ministres.

« A 20h30 arrive le Maréchal, très droit, très jeune, le visage empreint d'une sérénité qui lui donne une sorte d'auréole de beauté morale. Il vient à moi et me serre affectueusement la main. Je lui dis que je voudrais lui parler seul à seul, et il me prie de le faire demain après le déjeuner, auquel il me convoque à 13h15 au pavillon Sevigné [...]. On passe à table. Il y a plusieurs tables. Le Maréchal m'appelle, pour me placer à sa droite, Merceron-Vicat<sup>5</sup> à sa gauche avec l'amiral Fernet<sup>6</sup> et les Darré-Touche en face de moi, Desvallières<sup>7</sup> à ma droite.

Le dîner est simple : un potage, des épinards, de la viande froide avec des pommes de terre et de la salade (Le Maréchal, dans son jardin du pavillon Sévigné, fait pousser des salades en bordure, comme à St

---

<sup>2</sup> Voir Daniel Bloch, *Jacques Chevalier et René Gosse, deux doyens de l'Université de Grenoble sous le régime de Vichy*. Bulletin de l'Académie delphinale, 2018, p. 48 -60. Nous apportons ici une information nouvelle : la révocation de René Gosse de son poste de Doyen qui a fait l'objet d'un arrêté du 6 décembre 1940, était déjà envisagée en août 1940. Le recteur Sarrailh, en poste à Grenoble, est impliqué dans cette décision. Jacques Chevalier, en Haute Cour de justice, en avait attribué la responsabilité à Georges Ripert, son prédécesseur en tant que Ministre de l'Instruction publique, lui n'en étant alors que Secrétaire général du ministère. Une affirmation peu crédible.

<sup>3</sup> Jacques Chevalier. *Carnets*, Archives nationales. 684AP/2 et 684AP/60.

<sup>4</sup> Claire Darré-Touche, propriétaire des biscuits Brun à Saint-Martin d'Hères et du moulin de Villancourt à Pont-de-Claix, s'enfuit en Suisse à la Libération. Son entreprise, placée sous séquestre, lui est restituée en 1947.

<sup>5</sup> La famille Merceron-Vicat détient les cimenteries Vicat, toujours présentes à Grenoble.

<sup>6</sup> L'amiral Jean Fernet était secrétaire général de la présidence du conseil. Il accompagnera Pétain à Sigmaringen à l'été 1944.

<sup>7</sup> Le sous-préfet Jean des Vallières, parti en Suisse à la Libération, sera condamné à mort par contumace en juillet 1946 mais sera acquitté par le tribunal militaire de Reuilly en 1952<sup>[2]</sup>.

Laval, retour de Paris, me le confirme.  
 A 20h. je me rends dans le grand hall de l'Hôtel des Pères, où je  
 retrouve le D. de M<sup>re</sup> Darri, Jean Desvalières, Mercur. Vient. Les journalistes  
 s'abattent comme une nuée de pigeons, piochant les nouvelles comme de grains.  
 Le conseil des ministres finit tard. A 22h. 30, arrive le Maréchal, très distingué,  
 très jeune, le visage empreint d'une sérénité qui lui donne une sorte d'aureole  
 de beauté morale. Il vient à moi et me serre affectueusement la main :  
 je lui dis que je voudrais lui parler seul à seul, et il me prie de le faire  
 demain après le déjeuner auquel il me convoque à 13h. 15 au pavillon  
 Séignie. Il me présente au général Méziard (un cavalier, ami de Thorez  
 avec qui il dîne, protestant comme lui, et qui me parle de G. Rompis), à  
 l'amiral Fernet (un homme de grande classe, qui est mon conseiller  
 intime), à un jeune docteur Minetrel, et à la belle-sœur de celui-ci,  
 M<sup>me</sup> Lallemand.  
 On passe à table. Il y a plusieurs tables. Le Maréchal s'appelle,  
 pour me placer à sa droite, Mercur. Vient à sa gauche, avec l'amiral  
 Fernet et le Darri. Touche en face de moi, Desvalières à ma droite.  
 Le dîner est simple : un potage, des épinards, de la viande froide avec  
 des pommes de terre et de la salade (Le Maréchal, dans son jardin  
 du pavillon Séignie, fait pousser des salades, des brocolis, comme à G.  
 Sébastien des tomates), du fromage et des fruits (Le Maréchal, qui  
 me sert du vin blanc, partage avec moi une poire qu'il me recom-  
 mande, et qui est en effet exquise).  
 Nous parlons de Grenoble, de son activité, de ses industries, de ses  
 hommes, de récentes nominations qui y ont été faites, dont l'une  
 douteuse (le préfet Didkowski) et l'autre fâcheuse (le T. P. général  
 Berthoin). "Vous n'avez pas eu deux ou trois F.M. à votre cargo,"  
 murmure le Maréchal ?", lui dit en plaisantant M<sup>re</sup> Darri.  
 M. Mercur. Vient parle au Maréchal des mines de charbon de la Mure,  
 dont il ignorait l'existence.  
 Mes causeries de l'Angleterre et de l'abominable propagande que fait  
 la radio britannique. Je dis au Maréchal qu'elle n'a tiré que et invoqué

Sébastien des tomates), du fromage et des fruits (le Maréchal, qui me sert du vin blanc, partage avec moi une poire qu'il me recommande et qui est effet exquise).

Nous parlons de Grenoble, de son activité, de ses industries, de ses hommes, des récentes nominations qui y ont été faites, dont l'une douteuse (le préfet Didkowski<sup>8</sup>) et l'autre fâcheuse (le trésorier-payeur

8 Le préfet Raoul Didkowski est un ami de longue date de Jean Berthoin, et l'un et l'autre des amis du préfet Jean Moulin. Raoul Didkowski acceptera que la préfecture se transforme en une officine de fabrication de faux papiers pour les résistants et pour la communauté juive. Il sera interné à Buchenwald.

général Berthoin<sup>9</sup>) [...]. « Vous n'avez pas deux ou trois FM (Francs-maçons) à nous envoyer, Monsieur le Maréchal ? » lui dit en plaisantant Mme Darré. M Merceron-Vicat parle au Maréchal des mines de charbon de La Mure, dont il ignorait l'existence.

Nous causons de l'Angleterre et de l'abominable propagande que fait la radio britannique. Je dis au Maréchal qu'elle m'a évoqué et invoqué le 15 août : « Et toi, Jacques Chevalier, comment peux-tu consentir à l'asservissement de la France sous le joug allemand ? » Et le Maréchal me dit avec malice : « Attention ! Vous voilà justiciable de la Haute Cour de Justice de Riom. » « Hélas ! » ajouté-je, « je suis bien forcé, avec tous les Français, de subir le joug : M.M. les Anglais n'avaient qu'à nous empêcher d'y être asservis, en nous aidant à temps [...].

Il se tourne vers moi, et me demande : « Et l'Université ? Que pense-t-elle ? » - Mentalité exécrationnelle, lui dis-je, chez la plupart. Et puis il faut avouer que les dernières nominations faites, après le maintien en place de toutes les canailles, ont produit un effet désastreux. » *Bref, on dit qu'il n'y a rien de changé.* » Et le Maréchal me répond, avec une simplicité émouvante : « Je suis comme un innocent. Je ne connais même plus l'armée que j'ai quittée, voyons Fernet ? – En 1932. – Oui, en 1932. Depuis les cadres se sont renouvelés. Alors que voulez-vous que je fasse ? *Tout est pourri.* Je donne des ordres, ils ne sont pas exécutés. Je ne peux compter sur ceux qui en sont chargés. Vous voyez par-là quel métier on me fait faire, à mon âge. Ce n'est pas réjouissant ? ».

Je rappelle en quelques mots au Maréchal l'affaire Franco, et mes démêlés avec Jean Zay, ainsi que les incidents de grève des étudiants que je parvins à régler sans effusion de sang (17.1 au 2.2.1936). « Qu'étiez-vous alors ? me demande le Maréchal- Doyen, et Vice-Président du Conseil de l'Université, faisant fonction de Recteur : le plus haut poste que l'on peut atteindre d'en bas, par le choix de ses

---

9 Le trésorier payeur (TP) général Jean Berthoin, lui-même ancien préfet, deviendra, après la Libération, sénateur de l'Isère et ministre de l'Éducation.

pairs. J'ai d'ailleurs été réélu Doyen à l'unanimité : les F.M (francs-maçons) mêmes ont voté pour moi – C'est pour vous compromettre, observe malicieusement Pétain.

Et comme je lui décris la mentalité de mes collègues, j'ajoute : « Il y a plus de bon sens chez nos paysans, nos artisans et notre peuple de petits commerçants ». L'un d'eux me disait : si le gouvernement était parti pour la Martinique (comme on l'eût fait, me confie Fernet, sans le Maréchal qui contraignit Lebrun à rester), qu'est-ce que seraient devenus les 40 millions de Français ? Et je lui cite le mot du père Autissier sur le suffrage universel, ce mauvais jardinier, - Il n'est pas bête votre paysan, observe le Maréchal, et l'autre mot sur le Progrès, cette échelle double... Pétain me coupe : « Arrivé (sic) sur le faite, il aspire à descendre. Qui est-ce qui a dit cela ? – Corneille. J'ai remarqué dans votre dernière allocution la citation que vous faites de Bossuet. - Laquelle ? - Les réveils surprenants et lumineux. Où est-ce que cela se trouve ? – Je ne me le rappelle pas. Ce sont des réminiscences, comme il m'arrive souvent d'en avoir. Par exemple, en promenade, je me chante un air, sans pouvoir me rappeler d'où il est tiré. »

Revenant aux Universitaires et à leur esprit critique, qui souvent chez eux tue le bon sens, j'ajoute : « Il serait utile de faire quelques exemples, mais en petit nombre, afin de ne pas jeter la moitié de la France dans l'opposition. Beaucoup peuvent et doivent être utilisés, à condition qu'ils soient contrôlés. Mais pour le choix des hommes à qui l'on confie les leviers de commande, il ne faut procéder qu'à coup sûr : prendre des hommes qui pensaient ainsi *avant*, des hommes sur qui on peut compter. » - Exactement, me dit le Maréchal. « Mais vous avez des hommes ? Car il est plus facile de changer les institutions que les hommes. - Oui, M. le Maréchal, ceux que j'ai groupé dès 1925 sur le programme de l'Union nationale, qui est votre programme. - Vous me les désignerez. - Demain, si vous voulez.

On achève le dîner, sur la poire exquise que le Maréchal partage avec moi, et nous passons dans le petit salon, derrière un paravent, à

l'extrémité du hall du Majestic où nous nous trouvons. Le Maréchal s'assied dans un coin d'un canapé double, avec auprès de lui, à sa gauche, Mme Lallemand, - jeune femme aux ongles rouges, qu'il examinera curieusement en les comparant à ses propres ongles, - et Mme Darré, qui est à sa droite, en retour d'angle. Je me tiens à distance causant avec Desvalières et Fermet. Le Maréchal m'interpelle et me dit : « Venez ici, Monsieur Chevalier, que nous jouissions de votre conversation. » Et je prends un fauteuil, près de la jeune Mme Lallemand.

Le Maréchal me raconte qu'il a reçu à déjeuner le nonce, Mgr Valerio Valeri, avec son second, en même temps que le ministre de Hollande en France, M. Loudon, avec sa femme qui s'était fait faire pour la circonstance une robe en harmonie avec la couleur du nonce ! « La Hollande : un pays où il fait bon vivre », lui dis-je. « Plus maintenant », réplique le Maréchal. Evidemment, je voulais dire : où il aurait fait bon vivre...

Nous parlons, à ce propos, de l'invasion allemande aux Pays-Bas, de la prise du pont de Rotterdam par trahison et de la destruction systématique de la ville. « Les Allemands, me dit Fernet qui est à côté de moi « sont des gens sans parole, à qui il est impossible d'accorder la moindre confiance ».

Le Maréchal me dit quelles difficultés, presque insurmontables, lui crée l'occupation allemande, avec la coupure de la France en deux. « Et sans vous, c'eût été bien pire » lui dis-je. C'est pourquoi mon évêque, Mgr Caillot, vous appelle l'*homme providentiel* : - La Providence ! Réplique le Maréchal. Ses voies sont singulières. Vous croyez que sa main est dans tout cela ? - Oui, je crois que l'épreuve est envoyée par Dieu pour nous racheter, grâce à vous. Un ancien combattant me disait : Pétain est plus grand aujourd'hui qu'à Verdun, et plus digne, s'il se peut, de notre admiration et de notre confiance. Vous avez été grandi par le malheur, Monsieur le Maréchal : - Ne souhaitez pas que je le sois encore, par une nouvelle catastrophe. - Non ! Cette grandeur suffit.

J'évoque ses allocutions si belles et si sobres, que je voudrais voir répandues partout à profusion. Paroles dignes de Bossuet, qui, lui, a si bien compris les voies mystérieuses de la Providence. « Je l'ai relu pendant ma convalescence, et notamment cette oraison funèbre de Condé, dont vous m'aviez si magnifiquement cité et commenté une phrase : Restait cette redoutable infanterie d'Espagne. – Pardon, rectifie le Maréchal, de l'armée d'Espagne... Et le Maréchal la reprend, l'explique, retrace la position des ( ?) d'Espagne, avec les lanciers qui abaissent leurs piques pour les salves, et le troisième rang qui remplace immédiatement les hommes du second lorsqu'ils sont tombés. « Phrase merveilleuse. Il est impossible de condenser mieux la réalité des choses. C'est un véritable tour de force. » Et il souhaite que l'on en fasse une anthologie, contenant les extraits les plus remarquables de Bossuet et de nos grands écrivains, comme il en existait de son temps pour les auteurs grecs, qu'il connaît de la sorte. « On ferait une anthologie plus longue, puis plus condensée, et progressivement réduite à l'essentiel. « Ce pourrait être l'œuvre de ces chercheurs, lui dis-je, dont vous définissez si bien le rôle dans la Revue des Deux Mondes, mais de chercheurs qui enseigneraient – C'est ce que je demande précisément : vous ne m'avez pas bien lu ! »

L'infanterie d'Espagne nous amène à parler de ce pays, où le Maréchal a accompli une si belle œuvre<sup>10</sup>, et si utile. « Vous aviez là mon ami Legendre – Oui : un honnête homme ». Il me parle de la récente mort du Cardinal Goma<sup>11</sup>, archevêque de Tolède, qui l'accompagna à l'Alcazar, et de son voyage à travers l'Espagne. « Un beau pays, que j'aime » lui dis-je – « Oui. Les plateaux du Centre sont désolés, mais l'Andalousie est un pays admirable, et la rade de Vigo, et St Jacques de Compostelle, si la Castille est affreuse. Un noble peuple... Oui...- qui en tout cas, eût été incapable de se ruer sur nous pour la curée, comme

---

<sup>10</sup> Le Maréchal Pétain a été ambassadeur de France en Espagne de mars 1939 à mai 1940.

<sup>11</sup> Le cardinal Gomá né le 19 août 1869, et mort le 22 août 1940, s'était prononcé en faveur de la révolution franquiste.

les Italiens, ou de nous trahir, comme les Anglais. - Assurément. - Vous y êtes très aimé. - J'arrivais avec un préjugé favorable : j'étais l'homme qui avait réglé au mieux avec les Espagnols la question du Maroc, bien qu'on me reprochât de les avoir quelque peu désavantagés dans la délimitation des frontières. - Et puis, les Espagnols savent que c'est à vous qu'ils doivent la non-intervention de la France en faveur des rouges. - C'est exact : à la fin de février 1937 le gouvernement de Front populaire avait décidé d'envoyer trois divisions en Catalogne. C'est Paul Boncour qui le demandait, actionné par Blum. Je m'y oppose formellement, appuyé par Gamelin, qui déclara que c'était la guerre, et que nous étions hors d'état de faire front sur les Pyrénées, les Alpes et le Rhin. - Sans compter que ce n'eût pas été seulement la guerre (que nous avons eue depuis), mais pire de tout, la révolution avec la guerre - Parfaitement... Franco m'en a été reconnaissant. Malheureusement il n'a pas montré comme administrateur et chef d'Etat, les qualités dont il a fait preuve comme général. La Phalange lui crée bien des difficultés. » Et se tournant vers Mme Lallemand, le Maréchal lui dit : « Connaissez-vous le proverbe espagnol ? Les auberges d'Espagne sont comme l'amour : on y trouve [sic] que ce qu'on y apporte. Qu'en pensez-vous ? - Mais, réplique la jeune femme, je ne connais pas l'amour en Espagne. »

Nous parlons du Portugal, de l'œuvre étonnante accomplie par Salazar, et j'évoque le souvenir de mes conférences de Coïmbre. - Dont vous êtes sans doute Docteur comme moi-même ? *Conimbrésis*<sup>12</sup> ... -Le seul danger pour le Portugal, c'est de tout faire reposer sur un seul pilier. » Comment reconstituer la France. Le département est un cadre trop limité : et je cite le cas de Lyon, et de la taxation établie par le Préfet. - Taxation excellente dit quelqu'un. - Oui, répliqué-je, mais à condition qu'elle soit établie de concert avec les régions avoisinantes. Et le Maréchal ébauche, devant moi, un plan de réorganisation du pays :

---

<sup>12</sup> Jacques Chevalier voulait sans doute écrire *Conimbricenses* du nom des professeurs jésuites de l'Université de Coimbra

« Tout sera fondé sur la *famille*, qui est la base naturelle de la société, et à qui devront être apportées toutes les garanties pour vivre, le vote plural<sup>13</sup>, la représentation des pères de famille, et au-dessus, la  *cité* , gérée par les autorités naturelles, avec, au canton, un délégué du gouvernement... » Ici, j'interromps le Maréchal et lui dis ; « C'est admirable ! Je n'avais pas vu cela. – Parbleu ! dit-il,  *je l'élabore avec vous...* Au-dessus, encore, il y aura les  *provinces* <sup>14</sup>, formées de l'harmonieuse diversité des terroirs, et qui constitueront des unités complètes. On pourra même (ajoute-t-il, ironiquement) établir quatre Académies françaises, au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, puisqu'il y a tant d'amateurs. Ainsi je me ferai des clients ! Quant aux préfets, ils seront de simples agents d'exécution, sous l'autorité des gouverneurs de province. Tout en haut, il y aurait un  *Sénat*  composé de 200 membres environ, représentant les corporations et nommé par elles avec un quart des membres nommés par le gouvernement parmi les plus dignes, - comme à la Chambre des Lords, lui dis-je. – Exactement. Enfin, comme aux Etats-Unis, une  *Haute Cour de Justice* , qui aurait l'autorité suprême

Nous parlons ensuite de l'état de l'opinion publique, et en particulier de la  *Radio* . Je dis avec force au Maréchal le tort que font au gouvernement les émissions de la Radio française, leurs polémiques avec l'Angleterre, et leur servilité à l'égard de l'Allemagne, ce qui indispose l'opinion et la ronge au contraire. « C'est exactement mon avis », me dit le Maréchal, « et je l'ai dit ce soir au Conseil des Ministres.  *Silence à l'égard de l'Angleterre, dignité à l'égard de l'Allemagne* . Malheureusement, j'étais presque le seul de cet avis. La discussion a été violente et prolongée, nous ramenant aux beaux jours du parlementarisme et des paroles stériles. » Un Anglais, mon ami Lord

---

<sup>13</sup> Selon lequel un même individu a le droit de voter plusieurs fois, selon un certain nombre de critères.

<sup>14</sup> Cette idée, rapportée à l'Académie delphinale, eut un grand succès, car elle permettait d'envisager une renaissance du Dauphiné.

Halifax, me disait : notre avantage sur vous, c'est que nous ne savons pas parler. - pourtant quand ils s'y mettent, me dit le Maréchal, ils n'ont rien à envier à personne : témoin Lloyd George » (Il est vrai que c'est un Gallois). Le Maréchal, qui est un peu dur d'oreille et qui dit gentiment « Parce que je suis sourd, on me croit gâteux. Je suis un peu sourd, - et c'est la première fois que je m'en aperçois, - mais je ne suis pas gâteux. » Le Maréchal, qui a cru que je parlais de Hore Belisha<sup>15</sup> (et non de Lord Halifax) me demande ce que je pense de lui : je fais une moue réticente, que Fernet exprime en clair. Puis je lui parle du brave Halifax, et de l'affreux Churchill (W.C. comme on l'appelle, me dit Fernet). » Mais il a une femme jolie et charmante, me dit Pétain. « J'ai diné avec elle. »

Nous parlons, en terminant, de la marine, « un corps d'élite », et qui a eu la chance, me dit Pétain, d'avoir « un chef admirable : Darlan » Il faut l'utiliser<sup>16</sup>. « Il y a partout des marins, observe Fernet : un marin encore vient d'être nommé en Tunisie. Mais il faut quelque discrétion. » Et, le prenant à part, je lui dis à l'oreille : « Le Maréchal est incontesté : mais non pas son entourage, Laval, Marquet...- Tranquillisez-vous, avant quinze jours ce sera fait, Laval ne sera plus le successeur du Maréchal, me confie Fernet. Pétain me serre la main, me convie à déjeuner et me demande de lui parler après. Il est 22h45.

---

<sup>15</sup> Leslie Hore Belisha a été secrétaire d'Etat à la guerre dans le gouvernement britannique de mai 1937 à janvier 1940.

<sup>16</sup> Le 10 février 1941, il deviendra chef du gouvernement.